

retraite au prieuré de Saint-Lazare, le Missionnaire du Pape va bientôt descendre vers Nantes. Ses parents le supplient, entre temps, de revenir chez eux. « Je veux bien, dit-il tranquillement, mais à condition que vous ferez un grand repas, pour que j'y puisse convier tous mes amis. » Au jour fixé, il fait entrer dans la salle-à-manger familiale tout ce qu'il peut rencontrer de mendiants, d'aveugles et d'éclopés dans les mauvais quartiers de Rennes. Il songe à faire édifier, sur la butte de la Motte, qui s'élève au milieu de la vallée du Meu, un calvaire semblable à celui du Mont-Valérien. La croix principale est achetée. Les travaux commencent. Mais brusquement le duc de la Trémoille, circonvenu par des prêtres jansénistes, s'oppose au projet de Montfort. « Quoi que vous fassiez, déclare le missionnaire à l'envoyé du duc, ce lieu deviendra un lieu de prières. » Je ne saurais dire si la prédiction s'est réalisée, mais pendant des siècles elle s'est répétée de foyer en foyer au pays de Montfort-sur-Meu.

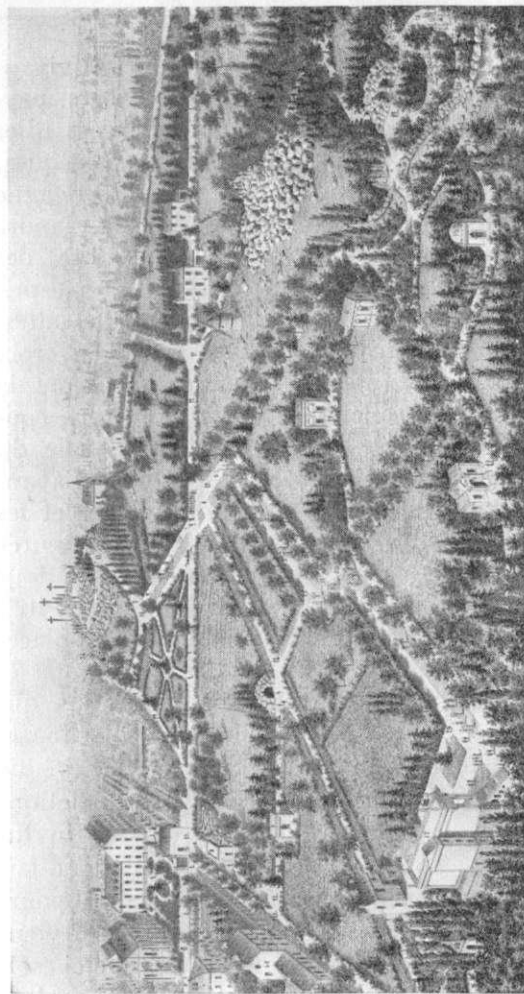
On suppose que c'est à l'intervention du grand chantre de la cathédrale, M. Barrin, son ami de toujours, que le Père de Montfort dut d'aller prêcher des missions dans le diocèse de Nantes. L'année 1708 le vit, régulièrement accompagné de frère Mathurin et d'un nouveau disciple, le frère Jean, dans la paroisse Saint-Similien, puis à Vallet, pays où mûrit ce fameux vin de muscadet qui marque l'unité du pays nantais; à la Chevrolière où le curé en personne vint dans l'église faire obstacle à la prédication du saint missionnaire, épreuve qui combla de joie ce dernier au point que, sur-le-champ, il fit entonner le *Te Deum*; enfin à Vertou et à Saint-Fiacre. Dès le premier jour, à Vertou, la foule accourut en si grand nombre que le Père de Montfort s'en émut. « Son air affligé, devait rapporter plus tard le prêtre qui l'assistait, me fit croire à quelque grand malheur. Il me dit, en soupirant d'une manière si triste qu'il me glaça le cœur : « Mon cher ami, que nous sommes mal ici ! — Point du tout, lui répondis-je. Où irions-nous pour être mieux ? Nous avons tout à souhait et tout en abondance. — C'est que

Le Bienheureux Grignon de Montfort

nous sommes ici trop à notre aise, me répliquait-il; nous sommes très mal, notre mission sera sans fruit, parce qu'elle n'est pas appuyée et fondée sur la croix. Nous sommes ici trop aimés ! Voilà ce qui me fait souffrir. Point de croix, quelle croix ! » La mission ne devait pas moins réussir.

L'année suivante, l'apôtre intrépide se rend à Campbon, à Pontchâteau¹, à Crossac, à Besné, à la Boissière-du-Doré, à la Renaudière, à Landemont, à Saint-Sauveur de Landemont, à Missillac, à Herbignac, à Camoël. La plus retentissante de toutes ces missions devait être celle de Pontchâteau. Tout près de ce bourg s'élève une colline d'où la vue s'étend jusqu'à Guérande, Saint-Nazaire et Saint-Gildas et d'où l'on peut compter plus de trente clochers. Hanté par le souvenir du Mont-Valérien, le Père de Montfort avait demandé aux paroissiens, au cours de la mission, de dresser là un calvaire, sur un tertre qui permît de l'apercevoir encore de plus loin. Trente-six ans plus tôt, le jour même de la naissance de Montfort, des croix lumineuses étaient apparues à cet endroit et des témoins dignes de foi s'en souvenaient. Architecte et entrepreneur, il avait établi le plan, et s'était occupé des premiers charrois de pierres et de

¹ Sur la route de Pontchâteau, il échappe à cinq vauriens qui se sont jurés de faire sauter la cervelle « à ce brigand de Montfort ».

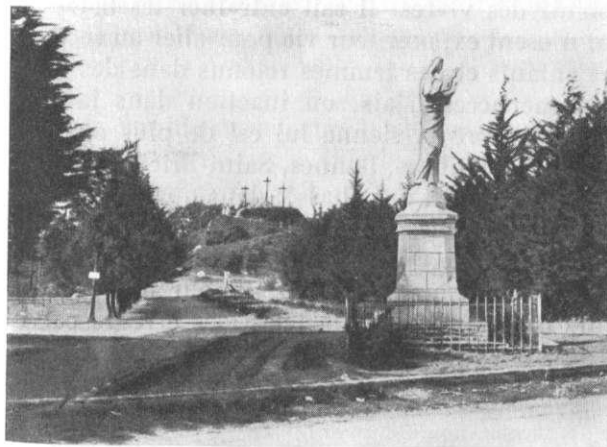


Pèlerinage du Calvaire du Bienheureux de Montfort à Pontchâteau (Loire-Inférieure)

terre. C'était, au vrai, une entreprise gigantesque. Durant quinze bons mois, ouvriers, paysans et nobles, hommes et femmes, jeunes filles et enfants travaillèrent, au chant des cantiques, pour la gloire du Crucifié. On vint de Bretagne et de Normandie, on vint de Vendée, de Flandre et même d'Espagne grossir le nombre des enthousiastes chrétiens qui, animés d'un esprit digne de celui des foules du moyen âge, attestaient ainsi magnifiquement leur foi. La croix du Christ est teinte en rouge, couleur de la pourpre royale; celle du bon larron en vert, couleur qui symbolise le don de l'âme; celle du mauvais larron en noir, ce qui signifie l'abandon de toute espérance. Les quinze *Pater* et les cent cinquante *Ave* du Rosaire se trouvent figurés par des sapins et des cyprès disséminés autour de la colline. Les statues de Notre-Dame de Pitié, de saint Jean et de sainte Madeleine sont en place. Et le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, doit avoir lieu l'inauguration qui attire déjà des foules et des foules. Voilà que la veille, le Père de Montfort est avisé que l'évêque de Nantes défend de procéder à la bénédiction. Que s'est-il passé? Il vole vers Nantes. On lui apprend que Louis XIV, auprès de qui l'on a fait valoir qu'en cas de descente les Anglais pourraient s'abriter dans la forteresse (*sic*) qui vient d'être construite, a ordonné que celle-ci soit immédiatement détruite. Montfort tombe alors

à genoux et s'écrie : « Le Seigneur a permis que j'aie fait faire le calvaire; il permet maintenant qu'il soit détruit, que son saint nom soit béni! » Au XIX^e siècle, le Calvaire de Pontchâteau devait être réédifié grâce au concours de nombreuses paroisses, et aujourd'hui il est un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de tout l'Ouest.

Le missionnaire, si cruellement éprouvé et toujours si magnifiquement courageux, prêche encore à Assérac, dans la paroisse nantaise de Saint-Donatien, où l'on peut encore aujourd'hui visiter la curieuse chapelle de Notre-Dame-des-Cœurs, pleine de souvenirs le concernant, et



Pontchâteau (Loire-Inférieure)
La Statue du Sacré-Cœur et le Calvaire

enfin à Saint-Molf où lui parvint l'ordonnance de l'évêque de Nantes lui interdisant tout ministère dans son diocèse. Les Jésuites, qui, depuis son enfance à Rennes, n'avaient guère cessé de lui être très accueillants, lui donnèrent la possibilité de faire chez eux, dans leur maison de Nantes, une retraite pour laquelle il utilisa les Exercices de Saint-Ignace. Il regagna ensuite, rue des Hauts-Pavés, la maison dite des Incubables, qui lui servait de pied-à-terre au temps de ses missions. Pendant les crues terribles de la Loire, au cours de l'hiver de 1710, le dévouement de l'homme de Dieu fit l'admiration de tous les Nantais? Il s'improvise quêteur pour obtenir des vivres. Il sait entraîner les bateliers qui n'osent exposer leur vie pour aller au secours des enfants et des femmes retenus dans des maisons menacées. Mais son inaction dans la voie qu'il sait être la sienne lui est de plus en plus lourde. De Poitiers, Rennes, Saint-Brieuc, Nantes, quatre évêques l'ont chassé; dans quatre diocèses il n'est plus chez soi. Que va-t-il devenir? Voilà qu'en même temps les évêques de Luçon et de La Rochelle font appel à son zèle pour lutter, dans leurs diocèses, contre la lèpre des erreurs calvinistes.

Montfort en Vendée! Comment dire l'investissement d'un pays par un tel apôtre? Ce sera beau, et d'une grandeur indépassable, ce soulèvement, plus tard, de tout un peuple à qui l'on veut enlever son Christ et sa foi, ce soulèvement qu'il a prévu et qu'il a prophétisé. Mais le plus beau, le plus grand, n'est-ce pas cette conquête spirituelle, sans autre arme que l'Évangile et la Croix, par un seul homme, de la Vendée?

C'est par La Garnache qu'en 1711, sur mandat de Mgr Salgues de Lescure, évêque de Luçon, dont la famille devait plus tard donner naissance au « saint du Poitou », que le Père de Montfort, tenté d'abord par l'idée de gagner La Rochelle, commença dans le pays connu plus tard sous le nom de Vendée, ce merveilleux apostolat sans lequel l'épique résistance de 1793 n'eût pas été possible. La Garnache, autrefois place forte, surveillait l'Océan. Bien avant qu'un imposant château aux murs épais pût assurer sa sécurité, une motte féodale, aujourd'hui plantée de vignes et que surmonte une statue de Notre-Dame-de-la-Victoire, représentait le rempart naturel des populations de toute la région. La « ville » n'est

plus qu'un bourg, tranquille et pacifique comme le Liré de du Bellay. Lorsque Montfort y vint prêcher, La Garnache avait pour curé l'abbé Louis Dorion, qui avait lui-même sollicité la venue du réputé missionnaire. Une tradition veut que, dans le jardin de la cure, celui-ci ait été vu en compagnie de la Vierge. A cette « belle dame blanche », comme disaient les gens de La Garnache, il fera construire une chapelle. Les pauvres eurent, dès l'abord, une place de choix dans sa prédication. Une famille riche de la région ayant fermé ses portes à des indigents, Montfort prophétisa que « les dames verraient leurs franges de soie changées en misérables hailons », ce qui ne manqua pas d'arriver. Le bon vouloir des fidèles ne lui suffisait pas. Il exigeait davantage. Il pria chacun des paroissiens de La Garnache de prendre avec soi un pauvre pendant tout le cours de la mission; pour lui, il servait à sa propre table deux des plus répugnants.

A Saint-Hilaire-de-Loulay, aux portes même de Montaigu, Montfort sera moins heureux qu'à La Garnache. Le curé, après l'avoir fait appeler, refuse de le recevoir et lui déclare que la mission est ajournée; il devra passer la nuit chez une brave vieille qui ne dispose pour nourriture que d'un morceau de pain noir et comme gîte que d'une mesure avec un peu de paille. Les Dames de Fontevault ont, le lendemain, sa visite, à Montaigu, où il célèbre la messe. Il n'a que le

temps de les révéler à elles-mêmes, en des entretiens spirituels qui leur laissent l'impression d'avoir vu passer un ange de Dieu.

Puis Montfort descend jusqu'à Luçon. Aucun lieu de Vendée, si ce n'est Chavagnes, ne correspondrait à Saint-Laurent-sur-Sèvre, « sa ville » par excellence, autant que Luçon, et cependant il ne s'y attarde guère. La cathédrale semble commander toute une communauté ayant les limites mêmes de la ville épiscopale, et les allées et venues des ecclésiastiques, le long de ses rues, rappellent celles du quartier Saint-Sulpice, à Paris. Les Pères Jésuites y dirigent le grand séminaire. Il frappe à leur porte, avec l'intention de faire chez eux une nouvelle retraite, et c'est les bras ouverts qu'on l'accueille. Le futur fondateur de la Compagnie de Marie garde une prédilection très accusée pour les fils de la Compagnie de Jésus, et les *Exercices* de Saint-Ignace lui sont particulièrement chers. Un matin, on le surprend en extase pendant sa messe, et on a le plus grand mal du monde à le faire revenir à lui. Les Capucins, voisins des Jésuites, n'apprennent pas sans envie la présence au milieu d'eux d'un Saint. Invité par eux, il se laisse doucement circonvenir : tous les ordres religieux ont une place dans son amour, et les enfants de ce saint François qu'il rappelle par plus d'un trait, le verront bientôt dans leur maison. Il y composera son cantique sur le respect humain.

Mgr de Lescure, qui reçut le missionnaire avec les plus grands égards, lui fit part de son désir de l'occuper dans son diocèse à son retour de La Rochelle. Une allusion aux hérétiques albigeois, au cours d'un sermon qu'il donna à la cathédrale de Luçon, en présence de l'évêque, lui-même originaire d'Albi, fit sourire des chanoines du chapitre. Il crut, instruit de sa gaffe, devoir s'excuser auprès du prélat, mais ce dernier, avec la meilleure grâce, l'arrêta : « Monsieur de Montfort, dit-il, d'une mauvaise souche il sort quelquefois de bons rejetons. »

A La Rochelle, l'intrépide apôtre, fort d'un premier succès remporté dans la paroisse de



Cl. Ramuntcho

La Rochelle. — Chapelle de l'hôpital Saint-Louis

Lhoumeau, prêcha d'abord une retraite à la chapelle de l'hôpital Saint-Louis. L'évêque, Mgr de Champflour, lui assigna comme programme une mission pour les hommes, une autre pour les femmes et une troisième pour les soldats de la garnison. La Rochelle était une des citadelles du calvinisme, et on supposait que le Père de Montfort y combattrait l'erreur en controversiste acharné et avec un grand renfort d'érudition apologétique. Au lieu de cela, il fit un tel exposé de la vérité catholique, il s'exprima avec tant de bonne foi et de douce persuasion, il sut faire un si vibrant appel à l'aide toute-puissante de la prière qu'il toucha jusqu'aux larmes ses premiers auditeurs; il dut souvent même s'interrompre et leur dire : « Mes chers enfants, ne pleurez pas; vos pleurs m'empêchent de parler. Si je ne me retenais pas, je pleurerais moi-même avec vous; mais il ne suffit pas de toucher les cœurs, il faut éclairer les esprits. » Et il continuait son œuvre, à la descente de la chaire, dans l'ombre tiède du confessionnal où il se tenait sans lassitude des heures et des heures durant. Si les victimes de l'erreur doctrinale suscitaient sa sollicitude, il ne s'intéressait pas moins à celles que le péché de la chair avait fait tomber. On le vit même, accompagné d'un auxiliaire éprouvé, M. des Bastières, entrer dans des maisons de tolérance d'où il parvint, on devine au prix de quels risques, à retirer des malheureuses éclairées par la Grâce. Il pénétrait

là, brandissant son crucifix d'une main, de l'autre tenant son chapelet; il tombait à genoux, récitait d'une voix forte l'*Ave Maria* et voyait souvent ces femmes déchues imiter son geste et sa prière.

Les trois missions de La Rochelle remplirent leur but au delà de toute espérance, et pour une fois, Montfort quitta un diocèse avec les bénédictions et les félicitations de l'Evêque.

XVIII

L'île d'Yeu, l'île blanche, lumineuse, bretonne autant que vendéenne, vit venir Montfort, sur l'appel de Mgr de Lescure, au début de l'an 1712. Saint Martin de Tours et saint Hilaire de Poitiers y avaient instauré le christianisme. A l'époque où le Père y débarqua, la foi s'en était allée, et l'isolement n'avait guère facilité sa réévangélisation. Mandés par les calvinistes rochelais, les corsaires de Guernesey exploraient les côtes, dans l'espoir de capturer le redoutable apôtre de Dieu. Après que plusieurs bateliers, sollicités par ce dernier, se furent récusés, un brave loup de mer de Saint-Gilles-sur-Vie accepta de le prendre sur son embarcation. A mi-chemin de l'île, deux vaisseaux aux couleurs anglaises les surprennent. L'équipage de pousser des cris, tandis que Montfort promet à tous que « notre bonne mère nous empêchera d'être pris ». A la proue du navire, il fixe une statue de la Vierge qui ne le quitte pas, et il chante des cantiques en l'honneur de Celle qui ne l'a jamais abandonné. Ses compagnons sont peu disposés à imiter sa confiance. Il les invite cependant à réciter

le chapelet. Comme les ennemis se font plus proches, on l'entend dire : « Ayez de la foi, le vent va changer. » Aussitôt les vaisseaux qui menaçaient s'éloignent, et en peu de temps l'on débarque dans l'île sans autre incident. Rarement mission fut aussi fructueuse. Deux mille insulaires se laissèrent toucher par le missionnaire et décidèrent de se comporter désormais en chrétiens.

Au mois de mai, les plus belles fleurs de La Garnache entourent la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire que Montfort vient bénir. Au soir de cette cérémonie, accompagné processionnellement par le curé et les fidèles, il se rend vers Sallertaine à la rencontre du clergé et des paroissiens de cette autre localité du marais vendéen, où il est attendu. Le pasteur de Sallertaine est presque seul sur la route. Réfractaires à la prédication réputée du Père, ses ouailles guettent l'arrivée de celui-ci, armées de pierres qu'elles lui lancent et pleines d'injures dont elles l'abreuvent. Le bourg aux toits de tuiles rouges et aux murs blancs offre aujourd'hui le contraste d'une église neuve, encore inachevée, et d'une vieille église toute bosselée, toute ratatinée, voûtée comme une bonne femme appuyée sur son bâton. Cette vieille église, puisse-t-elle survivre comme un témoin de Montfort ! Ses portes ont été barricadées par les opposants à l'arrivée du missionnaire ; sur un

signe de ce dernier elles s'ouvrent d'elles-mêmes. Un notable se distingue par son ostracisme. Montfort lui rend visite et entreprend sa conquête. Après avoir posé sur sa cheminée son crucifix et sa statue de la Vierge, il le prend par le bras, l'entraîne dans la rue puis le mène au pied de l'autel, et avec lui toute une population littéralement retournée. Et cette paroisse, hier grouillante de superstitions et de vices, se transforme peu à peu en une des meilleures du Marais breton. Le Père y érigea un Calvaire¹, devant lequel riches et pauvres confondus défilèrent pieds nus.

Un soufflet, donné par un misérable qu'il devait convertir dans la suite, accueillit Montfort à Saint-Christophe-du-Ligneron. Faute d'être reçu à Challans par un curé contre lui prévenu, il vint y continuer son œuvre conquérante. C'est là qu'un ménage, refusant de rendre une fortune mal acquise, s'entendit prophétiser par lui que l'époux et la femme mourraient de misère et que les cloches ne sonneraient pas à leur enterrement, ce qui exactement se vérifia.

La fille du sacristain Jean Cantin étant occupée à boulanger pendant une de ses visites, il lui demanda si elle offrait son travail à Dieu. « J'y manque souvent », répondit-elle. « N'y manquez

¹ Détruit par ordre comme celui de Pontchâteau, ce calvaire fut aussi reconstruit plus tard.

jamais plus », recommanda Montfort, qui fit, lui, une prière et bénit la pâte : ce jour-là le pain fut miraculeusement multiplié.

Vint l'été de 1712, et le Père retourna à La Rochelle, où il résida dans une très humble maison connue sous le nom d'Ermitage Saint-Eloi. C'est dans cette retraite qu'il composa le *Traité de la Dévotion à la Sainte Vierge*. Le titre de cet ouvrage me laissait relativement indifférent, je dois l'avouer, jusqu'au jour où, ayant ouvert un exemplaire acheté sur le conseil d'un ami, je vis se lever de chacune de ses pages un faisceau de lumières inconnues, une force cachée et invincible. C'est un des plus beaux livres de spiritualité qui soient, un des plus essentiels avec *l'Imitation*, et *l'Introduction* de saint François de Sales. En le lisant, nous comprenons pourquoi Montfort s'est anéanti pour n'être plus que le héraut de Notre-Dame. Rien n'y est superflu; l'exposé de la doctrine est suivi de méthodes et de conseils pratiques; quant au ton et à l'allure, j'en aurai donné, je crois, quelque idée en citant les magnifiques pages où, après avoir souligné le rôle spécial de Marie dans les derniers temps, Montfort nous fait part de vues prophétiques :

« Dieu veut que sa sainte Mère soit à présent plus connue, plus aimée, plus honorée qu'elle n'a été : ce qui arrivera sans doute, si les prédestinés entrent, avec la grâce et la lumière du Saint-Esprit, dans la pratique intérieure et parfaite que

je leur découvrirai dans la suite. Pour lors, ils verront clairement, autant que la foi le permet, cette belle étoile de la mer, et ils arriveront à bon port, malgré les tempêtes et les pirates, en suivant sa conduite; ils connaîtront les grandeurs de cette Souveraine, et ils se consacreront entièrement à son service, comme ses sujets et ses esclaves d'amour; ils éprouveront ses douceurs et ses bontés maternelles, et ils l'aimeront tendrement comme ses enfants bien-aimés; ils connaîtront les miséricordes dont elle est pleine et les besoins où ils sont de son secours, et ils auront recours à elle en toutes choses comme à leur chère avocate et médiatrice auprès de Jésus-Christ; ils sauront qu'elle est le moyen le plus assuré, le plus aisé, le plus court et le plus parfait pour aller à Jésus-Christ, et ils se livreront à elle



Louis-Marie Grignon de Montfort
(d'après une peinture moderne)

corps et âme, sans partage, pour être à Jésus-Christ de même.

» Mais quels seront ces serviteurs, esclaves et enfants de Marie? Ce seront un feu brûlant des ministres du Seigneur qui mettront le feu de l'amour divin partout, *et sicut sagittae in manu potentis*, des flèches aiguës dans la main de la puissante Marie pour percer ses ennemis.

» Ce seront des enfants de Lévi, bien purifiés par le feu des grandes tribulations, et bien collés à Dieu, qui porteront l'or de l'amour dans le cœur, l'encens de l'oraison dans l'esprit, et la myrrhe de la mortification dans le corps, et qui seront partout la bonne odeur de Jésus-Christ, aux pauvres et aux petits, tandis qu'ils seront une odeur de mort aux grands, aux riches et aux orgueilleux mondains.

» Ce seront des nuées tonnantes et volantes par les airs, au moindre souffle du Saint-Esprit, qui, sans s'attacher à rien, ni s'étonner de rien, ni se mettre en peine de rien, répandront la pluie de la parole de Dieu et de la vie éternelle; ils tonneront contre le péché, ils gronderont contre le monde, ils frapperont le diable et ses suppôts, et ils perceront d'outre en outre, pour la vie ou pour la mort, avec leur glaive à deux tranchants de la parole de Dieu, tous ceux auxquels ils seront envoyés de la part du Très Haut.

» Ce seront des apôtres véritables des derniers temps, à qui le Seigneur des vertus donnera la

parole et la force pour opérer des merveilles et remporter des dépouilles glorieuses sur ses ennemis; ils dormiront sans or ni argent, et, qui plus est, sans soin, au milieu des autres prêtres, ecclésiastiques et clercs, *inter medios clericos* (Ps. LXVII, 14), et cependant auront les ailes argentées de la colombe, pour aller, avec la pure intention de la gloire de Dieu et du salut des âmes, où le Saint-Esprit les appellera; et ils ne laisseront après eux, dans les lieux où ils auront prêché, que l'or de la charité, qui est l'accomplissement de toute la loi.

» Enfin, nous savons que ce seront de vrais disciples de Jésus-Christ, qui, marchant sur les traces de sa pauvreté, humilité, mépris du monde et charité, enseigneront la voie étroite de Dieu dans la pure vérité, selon le saint Evangile, et non selon les maximes du monde, sans se mettre en peine ni faire acception de personne, sans épargner, écouter ni craindre aucun mortel, quelque puissant qu'il soit.

» Ils auront dans leur bouche le glaive à deux tranchants de la parole de Dieu; ils porteront sur leurs épaules l'étendard ensanglanté de la Croix, le Crucifix dans la main droite, le chapelet dans la gauche, les noms sacrés de Jésus et de Marie, sur leur cœur, et la modestie et mortification de Jésus-Christ dans toute leur conduite. Voilà de grands hommes qui viendront; mais Marie sera là par ordre du Très Haut, pour étendre son

empire sur celui des impies, idolâtres et mahométans. Quand et comment cela sera-t-il ? Dieu seul le sait ; c'est à nous de nous taire, de prier, de soupirer et d'attendre : *Expectans expectavi* (Ps. XXXIX, 1) ¹.

En lisant ces pages, rythmées comme la houle de l'Océan qui vient flageller les côtes bretonnes et vendéennes, nous voyons se dessiner la physiologie même de Montfort.

De l'ermitage Saint-Eloi, son livre terminé, le missionnaire s'échappe dès l'hiver venu. Sa voix retentit à Thairé, à Saint-Vivien, à Esnandes. En 1713 il est à Courçon, où, mettant fin à un douloureux scandale, il réconcilie solennement, au milieu de l'émotion générale, un pasteur sévère et chagrin et ses paroissiens trop peu indulgents. Mais après son passage à la Séguinière, où il restaura une ancienne chapelle, consacrée par lui à Notre-Dame-de-Toute-Patience, ses forces faiblirent et il tomba malade. Cet avertissement lui fit hâter la réalisation de ses projets de création d'une société de missionnaires. Dans une admirable prière, adressée à Dieu et qu'il faut lire tout entière, il appelle à grands cris les miliciens de la croisade à laquelle il songe : « Qu'est-ce que je vous demande ? *Liberos* : des prêtres libres de votre

¹ *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, par le Bienheureux Louis-Marie GRIGNON DE MONTFORT, Alfred Mame et fils, éditeurs, Tours.

liberté, détachés de tout, sans père, sans mère, sans frères, sans sœurs, sans parents selon la chair, sans amis selon le monde, sans biens, sans embarras, sans soins et même sans volonté propre... ; de vrais serviteurs de la sainte Vierge qui, comme autant de saints Dominique, aillent partout, le flambeau luisant et brûlant du saint-Rosaire à la main, aboyer, comme des chiens fidèles¹, contre les loups qui ne veulent que déchirer le troupeau de Jésus-Christ. »

Et il continue ainsi, emporté par un élan extraordinaire. Ah ! en l'écoutant, nous sentons comment la foi peut transporter les montagnes. Par quels appels véhéments ne le voyons-nous pas, à la fin de sa longue prière, faire violence à Dieu même : « Seigneur, levez-vous : pourquoi semblez-vous dormir ? Levez-vous dans toute votre puissance, votre miséricorde et votre justice, pour vous former une compagnie choisie de gardes du corps, pour garder votre maison, pour défendre votre gloire, et sauver ces âmes qui coûtent tout votre sang, afin qu'il n'y ait qu'un bercail dans votre saint temple. »

Montfort part pour Paris, où il restera deux mois. Dans son active retraite, il a pu rédiger la règle de la future société qu'il appellera la

¹ Allusion au jeu de mot *Domini canes* : les chiens du Seigneur, aussi bien qu'au songe où la future mère de saint Dominique vit un chien tenant un flambeau entre les dents et parcourant, pour l'incendier, le monde entier.

Compagnie de Marie. Ce qu'il cherche maintenant, ce sont des disciples. Quatre jeunes gens du Séminaire du Saint-Esprit, fondé par un de ses anciens camarades, acceptent de se donner à l'œuvre de ses missions. L'un d'eux, Adrien Vatel, travaillera plus tard directement avec lui. Il l'avait distingué dans un groupe et, se saisissant de son chapeau, s'en était couvert en disant : « C'est celui-ci qui va me suivre, il



Le P. René Mulot
l'un des continuateurs de Montfort
d'après une gravure de L'Hermitais

de revoir la sœur Marie-Louise de Jésus et sa compagne Catherine Brunet. L'évêque, averti de sa présence dans le diocèse, le fait chasser à nouveau comme un homme suspect.

En septembre 1713, nous le retrouvons dans le diocèse de La Rochelle. Il se fait entendre à Mauzé, où une maladie de vessie l'abat et le conduit très près de la mort. Il fallait pratiquer dans une plaie délicate de cruels sondages. On le mène à l'hôpital. Au plus fort de ses douleurs, il chante avec fièvre « Vive Jésus, Vive sa Croix », mieux que jamais uni aux sentiments du Crucifié. Remis après deux mois, il rayonne encore dans le diocèse et va jusqu'à l'île d'Oléron.

Le souci de la Compagnie de Marie le conduit, en juin 1714, à Rouen, où se trouve son ami Blain, qu'il voudrait y faire entrer. Mais il ne reçoit que des objections, et si nettes, si catégoriques qu'il n'ose insister. Ses missions reprennent encore. A Roussay, en Anjou, la croix qu'il veut planter tombe sur la foule, sans faire toutefois aucune victime. Il revoit Nantes, pour y visiter ses chers incurables toujours portés dans son cœur. A Rennes, condamné au silence, il fait une nouvelle retraite et écrit sa *lettre circulaire aux Amis de la Croix*, qui eut un grand retentissement. Dans une langue brûlante comme le feu, Montfort, soulevé par un amour qui est toute son âme, fait un appel décisif aux chrétiens dignes de ce nom :

« Aujourd'hui, dernier jour de ma retraite, écrit-il, je sors, pour ainsi dire, de l'attrait de mon intérieur, afin de former sur ce papier quelques légers traits de la Croix, pour en percer vos bons cœurs. Plût à Dieu qu'il ne fallût, pour les aiguïser, que le sang de mes veines, au lieu de l'encre de ma plume! Mais hélas! quand il serait nécessaire, il est trop criminel. Que l'Esprit donc du Dieu vivant soit comme la vie, la force et la teneur de cette lettre; que son onction soit comme l'encre de mon écriture; que la divine Croix soit ma plume, et que votre cœur soit mon papier!

» Vous êtes unis ensemble, Amis de la Croix, comme autant de soldats crucifiés pour combattre le monde, non en fuyant comme les religieux et religieuses, de peur d'être vaincus, mais comme de vaillants et braves guerriers sur le champ de bataille, sans lâcher le pied et sans tourner le dos... Courage! Combattez vaillamment. Unissez-vous fortement de l'union des esprits et des cœurs, infiniment plus forte et plus terrible au monde et à l'enfer que ne le sont aux ennemis de l'Etat les forces extérieures d'un royaume bien uni. Les démons s'unissent pour vous perdre, unissez-vous pour les terrasser; les avars s'unissent pour trafiquer et gagner de l'or et de l'argent, unissez vos travaux pour conquérir les trésors de l'éternité renfermés dans la Croix; les libertins s'unissent pour se divertir :

unissez-vous pour souffrir. Vous vous appelez *Amis de la Croix*. Que ce nom est grand! Je vous avoue que j'en suis charmé et ébloui. Il est plus brillant que le soleil, plus élevé que les cieux, plus glorieux et plus pompeux que les titres les plus magnifiques des rois et des empereurs; c'est le grand nom de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble; c'est le nom sans équivoque d'un chrétien. Mais si je suis ravi de son éclat, je ne suis pas moins épouvanté de son poids. Que d'obligations indispensables et difficiles renfermées en ce nom!

» ...Un Ami de la Croix est un homme choisi de Dieu entre dix mille, qui vivent selon les sens et la seule raison, pour être un homme tout divin, élevé au-dessus de la raison et tout opposé aux sens, par une vie et une lumière de pure foi, et un amour ardent pour la Croix. Un Ami de la Croix est un roi tout-puissant et un héros triomphant du démon, du monde et de la chair dans leurs trois concupiscences... Un Ami de la Croix est un homme saint et séparé de tout le visible, dont le cœur est élevé au-dessus de tout ce qui est caduc et périssable, et dont la conversation est dans les cieux; qui passe sur la terre comme un étranger et un pèlerin et qui, sans y donner son cœur, la regarde de l'œil gauche avec indifférence, et la foule de ses pieds avec mépris. Un Ami de la Croix est une illustre conquête de Jésus-Christ crucifié sur le Calvaire, en

union de sa sainte Mère...; tenant de son extraction sanglante, il ne respire que croix, que sang et que mort au monde, à la chair et au péché, pour être tout caché ici-bas avec Jésus-Christ en Dieu. Enfin un parfait Ami de la Croix est un vrai porte-Christ, ou plutôt un Jésus-Christ, en sorte qu'il peut dire avec vérité : « Je vis; non, je ne vis plus, mais Jésus-Christ vit en moi... »

C'est en de tels textes que se découvre le fond de l'âme de Montfort. La foi qui le meut, c'est là qu'elle s'exprime. La consolation où il se réfugie, sa source inépuisable réside en ces certitudes qui s'y trouvent inscrites en traits définitifs.

De Rennes, Montfort se dirige vers Avranches. Il y arrive la veille du 15 août. L'évêque, à qui il offre ses services, le renvoie brutalement, lui interdit de dire la messe et ajoute que le plus grand « service » qu'il puisse lui rendre, c'est de sortir de son diocèse, et le plus tôt possible. La croix, toujours la croix, mais son cœur surabonde de joie. Il n'a que le temps de gagner Ville-Dieu, dans le diocèse de Coutances, où il lui est loisible de donner un sermon sur la fête de sa Dame. A Saint-Lô, on l'écoute comme un nouveau Jean-Baptiste. A Rouen, qu'il regagne, il revoit Blain, devant qui il tient à se justifier, car la confiance de son ami fraternel semblait devenue fragile. Le dialogue qu'ils échangent vaut d'être rapporté tel que Blain lui-même

devait le reproduire. Il dépasse l'intimité des deux prêtres et explique et justifie toute l'activité apostolique de Louis-Marie Grignon.

« — Vous voulez des coopérateurs, dit M. Blain. C'est bien; mais n'espérez pas en trouver pendant que vous mènerez une vie si pauvre et si dure. Il faudrait, pour entreprendre de vous suivre, une grâce semblable à celle des Apôtres. Si donc vous voulez faire accepter votre genre de vie, ou bien rabattez quelque chose de sa rigueur, ou bien obtenez à vos compagnons une grâce et des attraits qui leur donnent la force de vivre comme vous.

— Je n'ai point d'autre but, répondit Montfort, ouvrant son *Nouveau Testament*, que de suivre, le plus près possible, notre commun Maître. Si la Providence daigne m'associer quelques bons ecclésiastiques pour ce genre de vie, j'en serai ravi; mais c'est l'affaire de Dieu. La mienne est uniquement de marcher sur les traces de Jésus-Christ. D'autres marchent par une voie moins laborieuse, et je l'approuve. Qu'ils me laissent marcher dans la mienne, s'ils la reconnaissent plus conforme à celle qu'a suivie notre unique Modèle.

— Où trouverez-vous, dans l'Évangile, des exemples de singularités comme les vôtres? Pourquoi n'y renoncez-vous pas, ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous

suivent partout; ce sont vos étranges manières qui les attirent. Vous feriez beaucoup plus de bien, et vous trouveriez plus d'aides pour l'accomplir, si vous pouviez gagner sur vous d'agir comme tout le monde.

— Si j'ai des manières singulières et extraordinaires, c'est bien contre mon intention. Les tenant de la nature, je ne les remarque point, mais si elles m'attirent des humiliations, elles ne sont pas sans quelque avantage. Au reste, il faudrait peut-être s'expliquer sur ce qu'on appelle manières singulières et extraordinaires. Si l'on entendait par là des actions peu communes de zèle,



Le R. P. Deshayes,
l'un des continuateurs de Montfort

exempt, j'accepte le reproche avec l'intention d'en profiter. Je ferai remarquer, au surplus, qu'il est fort aisé, dans le monde, de s'attirer le qualificatif de singulier. Il suffit, pour cela, de ne pas conformer sa vie au goût de la foule, et de n'être point esclave de ses caprices.

» Vous me proposez, comme exemples, des personnes fort sages, et de haute vertu, que nul ne songe à blâmer. Permettez que je distingue deux espèces de sagesse : celle qui est propre aux chrétiens vivant en communauté, et celle qui convient davantage aux missionnaires et aux hommes apostoliques. Les premiers, pour vivre sagement, n'ont besoin que d'observer les règles et les usages d'une maison sainte; mais les autres sont bien souvent obligés de procurer la gloire de Dieu aux dépens de la leur, et, pour cela, ils doivent se lancer dans plus d'une entreprise qui étonne d'abord, ou même scandalise. Il ne faut donc pas s'étonner si rien ne trouble la paix des premiers, tandis que les seconds, ayant à lutter sans cesse contre le monde et le démon, essuient de leur part de terribles assauts. Au contraire, lorsque ces hommes d'action sont bien accueillis dans le monde, c'est un signe qu'ils ne font pas grand'peur à l'enfer. Si la sagesse consistait à ne rien entreprendre de nouveau pour Dieu, et à ne point faire parler de soi, les Apôtres auraient eu grand tort de sortir de Jérusalem; saint Paul, en tout cas, n'aurait pas dû faire tant de voyages,

ni saint Pierre arborer la croix sur le Capitole. Une pareille sagesse n'eût, sans doute, point effrayé la Synagogue, qui eût laissé en paix les premiers disciples du Sauveur; mais alors ceux-ci n'eussent jamais conquis le monde. »

— Mais enfin, on vous accuse de ne rien faire qu'à votre tête. Ne serait-il pas préférable de faire moins de bien peut-être, mais de le faire de concert avec les supérieurs?

— Assurément. Aussi, serai-je bien fâché de rien faire à ma tête; mais il y a des occasions imprévues, où il est impossible d'en référer à personne. Il me semble qu'en pareil cas, il suffit de faire la volonté présumée des supérieurs, sauf à revenir sur ses pas, au moindre signe de leur part. Plus d'une fois, au surplus, des supérieurs ont blâmé, à la suite de faux rapports et de calomnies, ce qu'ils avaient approuvé d'abord. De là, sans doute, mes apparentes désobéissances; mais je proteste que toujours j'ai voulu agir conformément à leurs ordres, et dans la plus entière dépendance de leurs volontés. »

La cause fut gagnée. Blain se laissa convaincre. A sa suspicion succéda une admiration plus grande que jamais pour son héroïque et saint ami. En se séparant de lui, ce dernier lui fit cette prédiction qui, à la lettre, se réalisa : « Vous serez nommé à une cure de Rouen, et, après avoir subi bien des croix, vous la quitterez. »

Montfort partit de Rouen par le bateau appelé « La Bouille ». Il y avait à bord deux cents personnes fort vulgaires, tenant entre elles d'ignobles propos. Le missionnaire obtint, on devine après quelle insistance obstinée, que toutes se mettent à genoux et récitent avec lui une prière. Il faut imaginer la scène, son pittoresque et son insigne grandeur. Il s'arrête à Nantes, où il ramène, ramassées au passage, les statues « déboulonnées » du chemin de croix de Pontchâteau. Il fait à Rennes un ultime voyage, il y dit adieu à ses amis et pleure sur le destin de cette ville impénitente, qu'en 1720 consumeront les flammes. Un poème épigrammatique nous présente un tableau de la cité pécheresse.

A La Rochelle, Montfort fut accueilli par une sympathie vraiment affectueuse, dont il fut le premier surpris. Des gens nobles descendaient de cheval pour le saluer, les paysans abandonnaient leurs champs pour aller vers lui et recevoir sa bénédiction. Il lui restait une troisième œuvre à créer. Par pitié pour les enfants adonnés au vagabondage, il décida, approuvé par l'évêque, d'ouvrir des écoles charitables, des écoles gratuites, que ce dernier accepta d'entretenir. La maison d'un marchand drapier, nommé Michel Cléménçon, où le missionnaire descendait parfois, s'ouvrit à ces œuvres scolaires. Des Frères du Saint-Esprit qui l'accompagnaient et qu'il avait directement formés, Frère Philippe et

Frère Dominique, furent désignés par Montfort pour être auprès des garçons les premiers Frères enseignants. Ce sera le point de départ du futur Institut des Frères de Saint-Gabriel. Pour tenir les écoles des filles, il fera venir de Poitiers les deux premières religieuses de la Sagesse : Sœur Marie-Louise de Jésus (Marie-Louise Trichet) et Sœur de la Conception (Catherine Brunet).

Mais ses missions ne sont pas pour autant abandonnées. Il parle à Fouras, à l'île d'Aix, à Saint-Laurent-de-la-Prée. Comme il prêchait à La Rochelle, l'abbé Adrien Vatel, qu'il a rencontré et distingué à Paris, entre dans l'église (il se destine aux missions étrangères et va s'embarquer pour les Indes) et l'entend bientôt dire : « Il est ici quelqu'un qui me résiste; je sens que la parole de Dieu me revient, mais il ne m'échappera pas. » Il le rejoint à la sacristie, le sermon terminé. Montfort lit une lettre par laquelle un prêtre sur lequel il comptait comme auxiliaire l'informe qu'il n'est plus libre. « Bon, Monsieur, déclare-t-il tout de go à M. Vatel, voilà un prêtre qui me manque, Dieu m'en envoie un autre; il faut que vous veniez avec moi, nous travaillerons ensemble. » M. Vatel, bien qu'un capitaine de vaisseau lui ait avancé cent écus pour l'avoir comme aumônier pendant le voyage de La Rochelle aux Indes, renonce à sa mission lointaine et, après arrangement avec le marin, se donne tout entier à l'œuvre de Montfort, qu'il accompagnera désormais partout .

Pendant que ses filles s'installent à La Rochelle pour s'occuper de l'école nouvellement fondée, il prêche à Taugon-la-Ronde. Il confie à un Frère un message qui leur est destiné et où abondent les conseils pratiques; il a tout prévu; il n'oublie rien; il désigne Marie Trichet comme Mère supérieure et, au milieu d'autres considérations, il recommande : « Apprenez à bien écrire, leur dit-il, et pour ce qui peut vous manquer, achetez quelques livres d'écriture moulée. » Il doit encore se rendre à Saint-Amand. Entre temps, il rejoint ses religieuses au Petit-Plessis, près de La Rochelle, et trace leur règlement. Quelques jours de repos, à la Séguinière, chez les demoiselles de Beauvau. Quelques jours à Nantes, auprès des Incurables et dans sa maison de la Providence. Cependant la maladie, apparemment conjurée, continue sourdement ses ravages.

XIX

Vouvant, Mervent, ces deux noms associés et souvent confondus font partie de la plus belle litanie vendéenne. Vouvant, c'est avant tout « l'église », la plus remarquable, la plus caractéristique sinon la plus émouvante de la Vendée. Mervent, c'est « la forêt », le parc fontenaisien couvrant trois mille hectares, sillonné aujourd'hui de routes spacieuses, où se joignent deux rivières, la Mère et le Vent. On s'attend, à chaque pas, à rencontrer la tunique blanche des Druides, mais des voix chrétiennes mêlées au murmure des feuillages et au chant des brises ont remplacé l'incantation celtique. A Pissotte se séparent, dans une déchirure sans violence, la Plaine et le Bocage. Plus loin s'annonce Pierre-Brune, par le gracieux pont de Diet sous lequel bruissent des eaux rapides, glissant entre la végétation touffue de l'éclatante vallée. Voici le pont du Déluge, épais et sévère, au milieu d'un étagement désordonné de rochers énormes. Voici le château inachevé de la Citardière, évocateur d'un hobereau brigand, le baron de Chantoizeau. Voici le bois sacré de la Dolabre et le Puy Rocher, où les touristes se plaisent à découvrir

Le Bienheureux Grignon de Montfort

quelques-uns des plus curieux aspects de ce que l'on a trop pompeusement nommé « la Suisse vendéenne ». Et voici, percée dans la Roche-aux-Faons, la grotte du Bienheureux regardant des prairies et des futaies. Un autel y a été dressé, entouré d'ex-voto, presque enseveli sous les fleurs.

En juillet 1715, les hasards de son apostolat menèrent Montfort à Mervent. L'église menaçait ruine et, dans ses sermons, le Père se fit pressant pour inviter ses auditeurs à la restaurer. C'est là qu'il se manifesta de nouveau comme thaumaturge, guérissant une jeune fille dont les yeux risquaient de ne plus jamais voir. Il lui arriva souvent de s'égarer dans la forêt. Au lieu de l'affli-



Cl. Ramuntcho
Mervent (Vendée)
Intérieur de la grotte du Père de Montfort

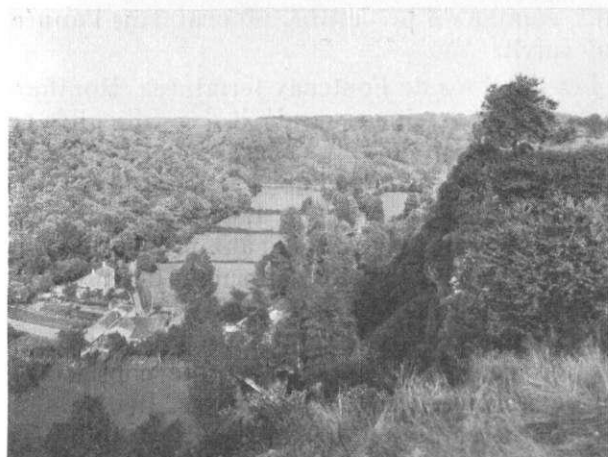
geante rumeur humaine, il y entendait des cantiques d'oiseaux, les élégies des discrètes rivières, le disciplinant tic-tac du moulin de Pierre-Brune. D'une des grottes il fit un ermitage. Il traça même le plan d'un petit jardin où il rêvait de cultiver des légumes, à la fois pour s'assujettir à un travail manuel régulier et pour assurer le minimum suffisant à sa subsistance. Dans son enthousiasme il fixait ainsi la joie de son cœur :

*On entend l'éloquent silence
Des rochers et des forêts,
Qui ne prêchent que paix
Qui ne respirent qu'innocence.*

Mais la même nature qui sait nous donner des ailes et toucher au plus profond de notre âme est aussi parfois notre plus redoutable ennemie. Des vents trop éloquents vinrent troubler les nuits de l'ermite. Aidé du concours bénévole des habitants de Mervent, il se fit construire un mur protecteur. Il ne s'inspirait que de la sainte liberté des enfants de Dieu et de l'autorisation de son évêque, et comptait sans l'administration des eaux et forêts qui, le 26 octobre 1715, sous les traits sévères d'un certain Charles Moriceau et du procureur du roi Jean de la Haye, vint lui chercher chicane. Comment osait-il se permettre de porter ainsi préjudice à une forêt de Sa Majesté le Roi ? Procès-verbal lui fut dressé. Après Pontchâ-

teau, après Sallertaine, les impitoyables pouvoirs publics menaient une persécution en règle contre l'homme de Dieu.

Il oublie. Le rêve était trop beau. Nous le retrouvons à Fontenay, après l'Assomption. A l'église Saint-Jean, où l'accompagne M. des Bastières, un de ses collaborateurs occasionnels, il est grossièrement injurié et menacé par le capitaine du Mesnil, de qui la femme, trop légèrement vêtue, avait suscité sa réprimande. L'officier avait fait appel à ses soldats, tandis que le missionnaire avait hélé les femmes rassemblées dans l'église. M. des Bastières crut qu'on allait



Cl. J.-E. Auclair
Mervent (Vendée). — La forêt

Le Bienheureux Grignon de Montfort

égorger M. de Montfort; brave entre les braves, il s'enferma dans la sacristie par crainte d'un sort pareil.

A Fontenay, Montfort occupe une chambre appelée « la Providence ». On rapporte qu'un matin, un enfant, ne le voyant pas venir pour la messe, alla vers lui et le surprit, par le trou de la serrure, en compagnie d'une Dame vêtue de blanc. Comme le petit clerc le regarde ensuite plus fixement que d'habitude, il l'interroge. L'enfant raconte ce qu'il a vu. Le Père trace un signe sur son front et lui dit : « Eh! bien, mon enfant, vous êtes bienheureux, vous avez le cœur pur. Vous irez un jour en Paradis. » L'enfant, comme un prédestiné, mourut dans l'année qui suivit.

Les missions de Fontenay terminées, Montfort regagne son ermitage, en dépit des difficultés et des risques. On le voit encore à Parthenay. A Fontenay, il rencontre l'abbé René Mulot, frère du curé de Saint-Pompain. Longtemps prévenu contre lui, ce prêtre, sensible aux propos du curé de La Garnache et surtout au succès des prédications fontenaisiennes, sera transformé en un partisan chaleureux; il sera plus tard son compagnon de route, son directeur de conscience, un de ses plus précieux auxiliaires. René Mulot est alors paralysé; l'asthme, des migraines l'avaient obligé à renoncer à tout ministère. « Que feriez-vous, dit-il à Montfort, d'un pareil

Le Bienheureux Grignon de Montfort

missionnaire? — Suivez-moi, lui répondit le Saint, toutes vos infirmités disparaîtront au moment où vous commencerez à travailler pour le salut des âmes. Vous ferez votre premier essai à la mission de Vouvant. »

L'église de Vouvant tend au passant sa rude bible de pierre. Là repose Geoffroy-la-Grand'Dent, contre qui saint Louis avait dû venir guerroyer, et tout près s'élève la fameuse tour Mélusine. Montfort, en y arrivant, un soir d'hiver, heurta l'huis d'une vieille femme, la mère Imbert, et lui demanda, au nom de Dieu, l'hospitalité. Celle-ci n'avait rien à lui offrir à manger et s'en excusa. Il lui dit d'aller dans son



Fontenay-le-Comte
d'après un dessin de Rauch, gravé par Skelton

jardin et qu'elle y trouverait des cerises à cueillir. Elle crut à une plaisanterie, mais devant le sérieux et les instances du visiteur, elle obéit. Elle revint tout émerveillée; elle avait, en effet, vu, malgré la saison froide, ses cerisiers en fleurs. « Retournez encore, reprit Montfort, vous verrez plus que des fleurs, vous cueillerez des cerises. » Ce que fit la femme, et elle apporta sur la table les fruits miraculeux. Après le départ de Montfort, le jardin avait repris sa physionomie hivernale, les cerisiers tendaient les bras nus de leurs branches.

En janvier 1716, le missionnaire songea un instant puis renonça à établir à Vouvant le siège principal de ses congrégations et à s'y retirer lui-même. Il s'en fallut de peu que Saint-Laurent demeurât dans l'ombre pour l'éternité. Des immeubles, de l'argent furent mis à la disposition du saint prêtre par de pieuses dames dont « la lieutenantante de Vouvant ». Dans ses prédications, René Mulot l'assista avec une assiduité dont sa guérison fut l'immédiate récompense. A Saint-Pompain, Montfort balaya un flot insolent de danseurs. Le frère de son cher compagnon de luttes spirituelles fut gagné à la cause de l'intrépide apôtre quand, sur l'air de l'*Audi Benigne Conditore*, ce dernier lui eut chanté son cantique bien connu : « J'ai perdu Dieu par mon péché. » C'est encore à Saint-Pompain qu'à son répertoire déjà riche le barde de Dieu, le

troubadour de Notre-Dame ajouta la merveilleuse cantilène de Noël, comparable aux plus exquises représentations de Giotto, et que bien vite apprirent par cœur les paroissiens émus :

*Que j'aime ce petit enfant!
Qu'il est tendre, qu'il est charmant,
Je l'aime, je l'aime...
Oh! qu'il est beau, l'enfant :
C'est l'amour même.*

*Voyez-vous, ces petites mains,
Ces charmes dont ses yeux sont pleins,
Je l'aime, je l'aime...
Il ravirait les saints :
C'est l'amour même..., etc..., etc...*

A Villiers-en-Plaine, Montfort connut une dame Dorion ou d'Orion, sur qui il devait exercer la plus décisive influence. Cette jeune femme, de vingt-cinq ans, riche et élégante, s'était rendue à sa prédication pour railler les excentricités dont elle avait entendu parler. Elle eut tôt fait de se rendre compte, sinon de l'inexistence de ces excentricités, du moins de la sainte et persuasive éloquence du missionnaire. Elle l'invita à sa table. Il s'y rendit, mais avec des pauvres. Des conversations qu'ils tinrent, elle nous a laissé ce témoignage, auquel on ne saurait être trop attentif, qu'elles étaient « très gaies, très édifiantes, et très amusantes, et même où souvent

je badinais avec lui pour voir s'il ne se fâcherait point, ou ne se scandaliserait point de bien des propos et chansons étourdies que je lui disais, il prenait tout en badinant, et me faisait, en riant, des morales très douces ». On voit que Montfort n'était pas seulement, selon une légende trop répandue, un menaçant prophète; on se plaît à le rencontrer, au moins cette fois, en dehors de son vitrail, mêlé à nos jeux et à nos ris. M^{me} d'Orion eut, au bout d'une quinzaine, le désir de faire sa mission. De sa gaminerie frivole, le saint l'avait insensiblement conduite au goût des choses éternelles. Un jour, d'une ouver-



Cl. J.-E. Auclair

Vouvant (Vendée). — L'église

ture de l'église, elle devait le surprendre en extase. Et c'est à elle qu'il voulut confidentiellement annoncer sa mort désormais prochaine.

Le 21 janvier 1716, le vieux père de Louis-Marie Grignon retourna à Dieu. L'évangéliste de Villiers-en-Plaine prenait son repas avec le fidèle M. des Bastières quand lui parvint la fatale nouvelle. Il s'écria : « Le Seigneur me l'avait donné; le Seigneur me l'a ôté; que son nom soit béni! » Son convive lui demanda de qui il s'agissait. Il dit simplement : « C'est mon père; je le recommande à vos prières. »

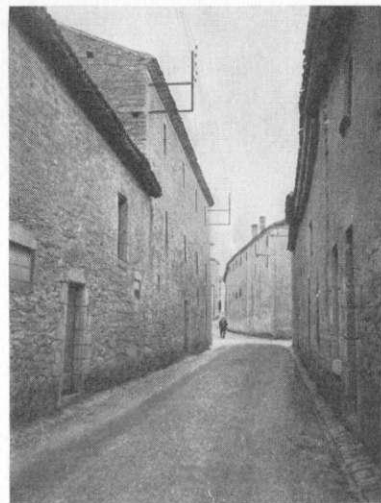
Quelques jours de repos au presbytère de Saint-Pompain alors situé le long de la route de Benet à Coulonges-sur-l'Autise, près du point de rencontre de la future Vendée et des Deux-Sèvres. Puis, il fait son dernier pèlerinage, assisté de quelques Frères, à Notre-Dame-des-Ardilliers, MM. Vatel et Mulo se mirent eux-mêmes à la tête d'un groupe de pénitents, soumis à un règlement des plus stricts, qui, presque en même temps que Montfort, se rendirent à pied au célèbre sanctuaire. A Saumur, le missionnaire va saluer Jeanne De la Noue, fondatrice d'une communauté déjà pleine de promesses, mais il renonce à la douceur d'aller dire adieu à sa sœur de Fontevault : deux de ses compagnons porteront son message. Les Ardilliers préparent Saint-Laurent-sur-Sèvre, où, le premier avril, il arrivera avec les deux frères Mulo. De son sacrifice

fraternel surgira le beau trèfle immarcescible de ses familles spirituelles.

A Saint-Laurent, il loge d'abord dans un lamentable galetas, couché sur le foin. Puis il découvre, non loin de l'église, une grotte percée au flanc d'un coteau dominant la Sèvre. Ce réduit naturel lui sied à merveille. Longtemps sera visible sur la pierre du rocher, le sang de ses âpres flagellations. Le 5 avril, jour des Rameaux, il gagne tôt la vieille église, s'agenouille devant la chapelle de la Vierge. Lorsque la procession qui précède la grand'messe approche de l'autel, Montfort, brusquement levé, se rend vers le porte-croix, saisit l'emblème du Christ et le tient jusqu'au tabernacle. L'assistance est grandement émue. Ce jour-là encore, on le vit dans la sacristie, après son sermon, s'entretenant avec une dame environnée de lumière.

Mgr de Champflour ne va-t-il pas venir présider une cérémonie de la mission par laquelle prélude l'apostolat de Montfort à Saint-Laurent? Avec son remarquable génie de la mise en scène, le Père organise une démonstration éblouissante. Mais bientôt, une fatigue soudaine et violente le terrasse. Il lui en coûte de devoir assister à l'office pontifical. Il ne peut, en tout cas, songer à accompagner l'évêque au presbytère, avec les autres prêtres. Il gagne sa grotte misérable. Une pleurésie s'est manifestée. C'est un avertisse-

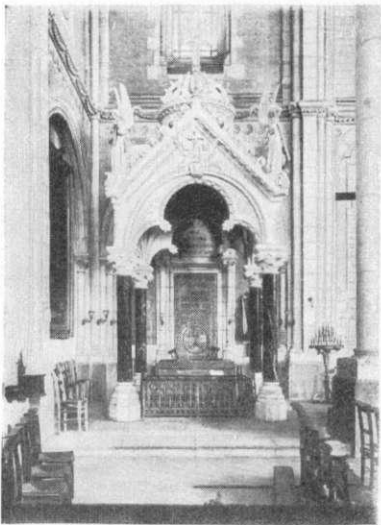
ment. La mort, qu'il a vue de si près tant de fois, depuis les années de Saint-Sulpice, rôde autour de lui insidieuse. Mais n'a-t-il pas promis de donner le sermon de vêpres? A bout de forces, et malgré la défense de ses proches, il se rend avec peine à l'église et on le regarde monter en chaire avec la crainte de ne l'en point voir redescendre. Son sermon traite de la douceur de Jésus. Cette douceur, dont, malgré, les apparences, il avait donné tant d'exemples lui-même, il sait en parler, une fois de plus, avec un tel amour que l'auditoire verse des larmes. Puis on le voit se retourner vers son sordide abri. Le mal s'aggrave encore dans les jours qui suivent. On insiste pour qu'il accepte un matelas. Il demande les derniers sacrements, qu'il reçoit avec une tendre dévotion. Par son testament, dicté le 27 avril, il dé-



Cl. J. Roubier
Saint-Laurent-sur-Sèvre
La rue des Couvents

signe le Père Mulo, son confesseur, comme continuateur de son œuvre et protecteur de ses fondations. Il laisse entrer près de son chevet les paroissiens de Saint-Laurent. Le crucifix à la main, il se lève sur sa couche et chante avec enthousiasme le premier couplet de son cantique :

*Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis.
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le Paradis vaut mieux.*



Le tombeau du Bienheureux Père de Montfort dans la nouvelle église de Saint-Laurent-sur Sèvre

mardi 28 avril 1716, à huit heures du soir, Montfort se fixait dans l'éternité. La Vendée allait naître de son dernier soupir¹.

*Talmont (Vendée), août 1935.
Paris, avril 1937.*

Mais Satan ne lâche pas cette « vieille connaissance ». La lutte, plus effrayante que jamais, dure jusqu'aux tout derniers instants. On entend le moribond crier : « C'est en vain que tu m'attaques; je suis entre Jésus et Marie; j'ai atteint le terme de ma carrière. Je ne pécherai plus. » Bientôt ce fut la fin. Le

¹ Louis-Marie Grignon de Montfort reçut en 1838, du pape Grégoire XVI, le titre de vénérable. L'héroïcité de ses vertus fut publiée par Pie IX en 1869 et sa béatification eut lieu en 1888, sous le pontificat de Léon XIII. Sa fête a lieu chaque année le 28 avril.